

Baal, portrait d'un jeune poète explosif et charnel

THÉÂTRE Armel Roussel met en scène avec fièvre la première pièce de Bertolt Brecht, servie par une troupe qui fait sienne la folie de cet hymne à la liberté.

La couleur de l'alcool brille dans ses yeux. Sur le parquet du bouge dans lequel il évolue, Baal, jeune poète, invente ses mots, éructe ses colères, revendique un seul état, celui d'être vivant, pour vivre encore et encore. Avec hargne et passions. Et qu'importe si tout se brouille dans les vapeurs des libations. Le public, très vite, est contaminé par cette passion, lui qui à l'entrée de la salle est invité à trinquer. Quand il écrit cette première pièce, en 1918-1919, Bertolt Brecht a 20 ans. Élevé dans un milieu bourgeois, il a expliqué plus tard : « *Mes parents m'ont mis un col autour du cou. Ils m'ont donné l'habitude d'être servi. Et m'ont enseigné l'art de commander. Mais je n'ai pas aimé les gens de ma classe, ni commander, non plus qu'être servi.* » Une telle lucidité (que pointe Jean-Gabriel Vidal-Vandroy dans un copieux dossier) résume l'œuvre qui suivra.

Baal est une sorte de concentré de cette révolte. De ce bouillonnement furieux. Lequel commence avant le début, tant la mise en scène d'Armel Roussel (dans la traduction d'Éloi Recoing publiée par l'Arche) est survoltée et virevoltante. Pas question ici de demi-mesure, de guimauve un peu trop sucrée ou de fine liqueur ambrée. Chacun trouve son compte dans le brutal et le brut, comme on dit d'un certain art. La bière coule. Au fond du plateau enfumé, un vaste comptoir et d'innombrables bouteilles. Pas d'autre échappatoire pour les protagonistes. Qu'il s'agisse de la mère, étrange personnage qu'incarne avec finesse et roublardise Vincent Minne, quand il n'est pas commerçant de bois. Le

reste de la distribution (Sigfrid Moncada, Romain Cinter, Émilie Flamant, Berdine Nusselder, Eva Papageorgiou, Lode Thiery, Uiko Watanabe) est tout aussi efficace. Quant au bondissant Belgo-Français Anthony Ruotte, dans la peau de Baal, il est juste détonant.

Le jeune comédien de 30 ans exprime à la fois une violence déchaînée contre les conventions, mais aussi contre les pouvoirs, et notamment celui des puissances d'argent. Il leur oppose son imaginaire, le plus souvent entre deux cuites, entre trois beuveries. Baal est un poète, sensible, comme Brecht, à la poésie de Rimbaud. Parfois ses compagnons, quelque pute sur le retour entourée de deux ou trois malfrats, lui demandent de lire. Il s'exécute. Souvent pour s'évader dans un nouveau délire. Là où le sexe a toute sa place, près du corps si doux des femmes, mais aussi dans la chaleur des hommes. Baal n'est pas exclusif, mais toujours obstiné à posséder ce qu'il désire.

Il se met à nu, moralement comme physiquement. « *Y a-t-il de l'amour dans le personnage de Baal, comment allons-nous l'aimer ?* » se demande Armel Roussel. La réponse est complexe. Il pourrait être abject, répugnant, ignoble, mais on ne peut pourtant qu'avoir envie de l'approcher. Le texte d'origine le conduit à sa perte, mais ici, la porte qui s'ouvre au fond du théâtre le laisse s'enfuir. Ainsi ne se ternit pas l'image d'un des plus accrochants spectacles de cette fin de saison. ■

GÉRALD ROSSI

Pas question ici de demi-mesure, de guimauve un peu trop sucrée ou de fine liqueur.

Jusqu'au 23 juin, la Tempête, Cartoucherie de Vincennes ; téléphone : 01 43 28 36 36.



Anthony Ruotte, dans le rôle de Baal, exprime à la fois une violence déchaînée contre les conventions, mais aussi contre les pouvoirs, et notamment celui des puissances d'argent. PASCAL GELY / HANS LUCAS